

# LA LUTTE SOCIALE

Organe Communiste-Anarchiste

Le Numéro 10 centimes

PARAISANT LE SAMEDI

Le Numéro 10 centimes

ABONNEMENTS

Trois mois..... 1 fr. 50  
Six mois..... 3 fr. »  
Un an..... 6 fr. »

Étranger: le port en sus.

BUREAUX & RÉDACTION

263. Rue de Créqui, 263  
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Créqui, 263, tous les jours de 8 heures à 10 heures du soir.

Dimanche 26 septembre 1886

à 7 h. 1/2

SOIRÉE FAMILIÈRE

SALLE FORGET

113, Cours Lafayette

pour le

TIRAGE DE LA TOMBOLA

Nos amis qui ne trouveraient plus le journal dans leur localité, sont prévenus que l'envoi a été supprimé faute de paiement.

LES

VENGEANCES

PARTICULIÈRES

Les hommes changent.....  
leurs écrits restent!!!

Demander aux indiscretions de l'ennemi le secret des coups qu'il redoute davantage, chercher en toute occasion à faire ce qui paraît l'indigner le plus et pousser sa rage au paroxysme; avoir soin, d'autre part, de s'abstenir scrupuleusement de tout ce qu'il approuve, c'est là, personne ne voudra le nier, le premier et le dernier mot de l'art des batailles.

Il est incontestable, par exemple, que c'est au degré de fureur soulevé chez les réacteurs par l'attitude des insurgés que se mesurent l'utilité et l'opportunité de cette attitude. Il est incontestable que quand on voit les avocats des oppresseurs accuser les rebelles, comme d'autant de crimes impardonnables, de telles ou telles mesures, qui, souvent, hélas! n'ont même pas été prises, -- c'est que ces mesures étaient excellentes, c'est que, en les employant, on eût frappé juste et fort, à l'endroit sensible et peut-être ainsi assuré la victoire.

Il est incontestable que dans la guerre des classes, le prolétariat a une tactique tout indiquée à suivre: faire tout ce que la bourgeoisie lui a reproché fausement autrefois d'avoir fait au cours des révolutions antérieures, si lamentablement avortées, parce qu'il y a tout lieu de croire qu'elle avait de fortes raisons de craindre qu'il ne le fit.

C'est là un principe éternellement vrai et qu'il est bon de rappeler le plus souvent possible aux mécon-

tents pour leur propre gouvernement et pour leur propre salut.

Il nous plaît, aujourd'hui, de l'évoquer à nouveau pour en faire l'application à un point spécial de la stratégie insurrectionnelle.

Il est convenu, pour qui veut s'en rapporter à cette légende menteuse que les privilégiés appellent l'histoire, que les révolutions sociales ont de tout temps servi de prétexte au déchaînement effréné des haines particulières, des vengeances individuelles...

Et, là dessus, on échafaude toute une kyrielle d'anathèmes bien sentis à l'adresse de ces « affreux anarchistes », de ces « infâmes révolutionnaires » qui travaillent encore aujourd'hui à provoquer un nouveau bouleversement, uniquement pour avoir l'occasion, non pas de servir le bien général, mais de frapper leurs ennemis personnels, ceux à qui ils en veulent personnellement, qu'ils connaissent et qu'ils guettent...

Eh bien! il est temps de réagir, et, sans crainte de scandale, de dire qu'il est regrettable qu'il en ait pas été et qu'il n'en soit pas encore véritablement ainsi.

Il est temps de dire à la face de tous que la fraternité est une « blague » et que de toutes les passions collectives, l'amour est le plus fécond en surprises dangereuses et décevantes.

Il est temps de dire que la haine, au contraire, est le plus puissant, sinon le seul ferment d'émancipation le plus apte à engendrer des actes énergiques et libérateurs.

Il est temps de dire que les classes comme les nations, comme les individus, qui ne savent pas haïr, sont sur la pente de la décadence.

Et quand nous parlons de la haine, nous ne voulons pas parler de cette haine vague, et pour ainsi dire platonique, qui ne s'adresse qu'aux institutions, mais de la haine positive et réaliste qui s'en prend aux personnes, aux êtres vivants, à des objets de chair et d'os.

C'est précisément cette haine là, faite du groupement des rancunes personnelles et des inimitiés particulières dont les masturbateurs du peuple redoutent si fort et excommunient si frénétiquement l'explosion à l'avance.

L'infaillible intérêt de la foule anonyme ne s'y tromperait guère, en revanche, s'il était laissé à lui-même, si l'on ne faisait pas tout pour l'égarer et fausser sa conscience.

Ce que hait le peuple, ce n'est pas seulement l'autorité qui l'opprime, ce n'est pas seulement le pouvoir qui le courbe sous le joug comme un troupeau d'esclaves, ce n'est pas seulement le patronat qui l'exploite, ce n'est pas seulement le capitalisme qui l'affame et le saigne... Il hait encore et surtout, — et il a raison, car ce ne sont pas des abstractions qui suffiraient à assouvir sa colère! — il hait encore et surtout les incarnations vivantes de l'Autorité du Pouvoir, du Capital et du Patronat. Il hait encore et surtout le garde-champêtre un tel, le sergent de ville numéro tant, le contre-maitre de tel atelier, le Vautour à qui il faut, sous peine d'expulsion, payer le loyer du « repaire » qu'il habite, à chaque terme, le Brécharde qui demeure là dans telle rue, à tel étage..., parce que tous ceux-là, tous ces ennemis, ils ne lui apparaissent pas noyés dans une brume indécise, il les connaît, il en a souffert, il leur en veut, parce qu'il a soif de se payer sur leur peau de ses misères, dont ils ont été la cause immédiate, parce qu'il sait comment s'y prendre pour exercer efficacement sa vengeance, quand l'heure sera venue...

On aurait beau faire appel à la science, à la philosophie, on aurait beau dire que ce ne sont pas les hommes qui font les institutions, mais les institutions qui font les hommes, que, par conséquent, le système seul est coupable, tandis que les individus sont irresponsables... La foule qui est simpliste et va brutalement tout droit au but, ne comprend rien à cette métaphysique: pour elle, les institutions sont personnifiées par ceux qui les exercent, et c'est bien sur ceux-là, sur ceux qu'on voit, sur ceux qu'on touche, qu'on peut fusiller ou pendre mieux qu'en effigie, qu'elle entend faire retomber la responsabilité...

Composée d'individus qui ont chacun leurs ressentiments et leurs colères, elle ne peut avoir d'autres passions que les passions particulières additionnées de ses éléments constituants: l'esprit de révolte qui finit un beau jour par balayer la route et détruire les obstacles, est fait de la coalition de toutes ces haines individuelles, comme la tempête justicière et vengeresse qu'il prépare sera faite de leurs explosions simultanées.

Le jour où toutes les victimes de

l'ordre social se décideront à frapper, — successivement ou à la fois, — les bourreaux qui les touchent de plus près, ceux qui leur auront fait personnellement tort, ce jour-là seulement la Révolution sera lancée.

Ne suffit-il pas, d'ailleurs, que cette perspective qu'ils entrevoient avec épouvante, scandalise les dirigeants pour que les dirigés l'envisagent, au contraire, avec enthousiasme, comme un espoir suprême?

Mais, au surplus, — nous l'avons déjà dit, — la satisfaction des haines particulières, aussitôt qu'une insurrection victorieuse aura lâché les écluses, est tout à fait dans les idées, dans les tendances et dans les moeurs de la plèbe: il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à interroger l'histoire du passé et à prêter une oreille attentive aux récriminations présentes. Ce n'est qu'à force de mensonges, à force de fallacieuses promesses, à force de subtilités hypocrites que ces meneurs ont réussi jusqu'ici à rendre le flot menaçant.

Dès lors, le rôle des initiateurs révolutionnaires est nettement tracé. Nous n'avons point la prétention d'imposer nos idées à la foule, mais d'accoucher les siennes, de les formuler clairement, de les vulgariser, de les proclamer, de les défendre et de dire tout haut à tous ce qu'elle pense tout bas, afin de l'aider à réagir contre les préjugés et les scrupules que les endormeurs intéressés s'évertuent à lui inculquer sans relâche.

C'est pour cela que nous avons tenu à publier notre opinion, -- dût cette opinion être qualifiée de paradoxale, de folle ou même de criminelle, -- sur la question des haines et des vengeances particulières.

Il faut que les citoyens sachent que, quand sonnera le tocsin de l'émeute, ils ont le droit, — et peut-être le devoir, car il y va de l'intérêt général, — de ne s'en remettre à personne du soin de « justicier » ceux de leurs ennemis particuliers, de leurs exploiters personnels qu'ils auront sous la main... Que chacun sans attendre d'ordres, sans se laisser prendre au leur d'une générosité mystificatrice, fasse aussi dans son coin le plus de besogne possible...

Il faut que les bourgeois et leurs auxiliaires sachent que, cette fois, quand débordera le vase des souffrances prolétariennes, ils doivent s'attendre à expier personnellement — de leurs corps — leurs petites in-

famies particulières ; les policiers, leurs vexations et leurs insolences ; les juges, leurs rigueurs arbitraires et féroces ; les prêtres, leurs captations et leurs exploits pornographiques ; les officiers, leur morgue et leurs brutalités ; les gouvernants, leurs abus de pouvoirs ; les parlementaires, leurs trahisons ; les propriétaires, leurs cruautés et leurs prélibations ; les capitalistes, leurs iniquités homicides...

Il faut qu'ils sachent que, cette fois, ils ne sauraient se flatter d'échapper au châtement, parce que l'exécuteur ce ne sera plus, comme jadis, un gouvernement plus ou moins tolérant, plus ou moins pusillanime, plus ou moins corrompible, mais Sa Majesté Tout le Monde, la légion de ceux qui, ayant été persécutés, maltraités, proscrits, affamés par eux, n'auront garde de tirer en l'air.

Il faut qu'ils sachent, les Brécharde et leurs suppôts, que, à la prochaine, ce ne sera pas dans la lutte inégale des barricades, — où les exploités, trop lâches pour payer de leur personne, feront encore une fois défendre leurs privilèges par d'autres prolétaires, dressés de longue date et formidablement armés en vue de ces boucheries fratricides, — mais à domicile, à bout portant, « entre quatre-z-yeux », c'est-à-dire à coup sûr, que se règlera, avec usure, l'arriéré des vengeances particulières et des haines légitimes d'homme à homme !

## LA GUERRE!

Lisez-vous les journaux bourgeois ? Ils sont parfois intéressants et présentement il ne faut pas trop les dédaigner car ils ont, ce qui est rare, le mérite d'être francs.

A qui mieux mieux ils annoncent la guerre « future », d'aucuns disent « prochaine », tous la proclament inévitable.

D'ailleurs si l'on jette un regard sur l'Europe on voit partout des armées reluisant au soleil ; au nord, à l'est, au sud, il n'y a que du fer, du bronze, des roulements prolongés de convois militaires ; les pays sont inondés de soldats : les uns en masses profondes vont quitter les steppes de la Russie et se diriger vers l'occident ; d'autres, inquiets, à l'affût de formidables travaux de défense, guettent à leur droite la frontière russo-allemande et à leur gauche surveillent les vallées vosgiennes ; d'autres encore sont bouillants d'ardeur dans la péninsule italique ; d'immenses rassemblements de slaves, de teutons, de latins sont à la veille de se ruer les uns sur les autres ; des armées plus nombreuses que celles de 1870-71 sont prêtes à s'entre-tuer.

Ce réveil de l'esprit guerrier, avec ses immenses préparatifs de guerre, est un désappointement pour ceux qui se disent les amis du progrès. Ils croyaient et disaient hautement que la paix du monde se consolidait chaque jour, que la guerre était de plus en plus réputée une barbarie, une folie, la pire de toutes, par l'argent qu'elle coûte, par la dévastation qu'elle sème et surtout par le sang dont elle inonde la terre.

Et pourtant il est impossible de nier que dans la société européenne toutes les classes, tous les partis donnent leur adhésion aux idées guerrières. L'ouvrier et le paysan n'admettent pas qu'on les considère comme de la chair à canon et qu'un gouvernement ambitieux ait le droit de les envoyer à la boucherie pour l'accomplissement de ses desseins ;

mais, si le gouvernement a l'adresse de les agiter tous deux à l'aide des mots : indépendance, honneur national, salut de la patrie, il peut alors se servir de l'ouvrier et du paysan et par troupeaux innombrables les conduire bélant aux charniers.

Quelle est donc la cause de cet étrange état de choses où les peuples, comme des épaves inertes, obéissent à un courant qui les entraîne graduellement à la guerre ?

Pour les gouvernements, pour les classes dirigeantes, cette cause est toute d'ambitions irréflectées, d'appétits dérégés, de besoins de liquider un passif trop lourd et de justifier les cessations de paiement, d'espoir de fournir les armées et de vendre des souliers en cartons, des vivres avariés ; en un mot, de faire surgir de la fange sanglante des champs de batailles, tous les privilèges. tous les abus de pouvoir, toutes les turpitudes nécessaires à l'existence, à la fortune, à la domination des bourgeois.

Quant au peuple, s'il est d'humeur guerrière, des exploités s'illusionneraient étrangement en y voyant qu'un étroit sentiment patriotique, une mesquine envie de gloire et de bruit. Pour lui la guerre n'est qu'un exercice physique, le besoin d'avoir recours à la violence dans les luttes quotidiennes imposées aux hommes par l'antagonisme des intérêts. Elle est horrible quand elle sert les ambitions des despotes, criminelle parce qu'elle fait s'entre-tuer des travailleurs, indigènes de l'univers ; mais c'est encore par elle que le peuple fera connaître au monde entier le programme révolutionnaire.

Salut à la guerre ! à la guerre de classe, à la révolte sainte qui doit armer le bras de l'esclave. C'est après le combat que le peuple secouant le joug des politiciens déclarera à l'univers ébloui qu'il vient briser les gouvernements, décapiter les conquérants, licencier les douaniers et les gendarmes, écraser, comme vermine, la police internationale, supprimer les privilèges commerciaux, détruire les lignes stratégiques, raser les forteresses. C'est sur le corps de l'exploiteur abattu qui fera son premier rêve de gloire et de bonheur. Le sang versé à flots, les carnages font horreur, — qu'y a-t'il donc là de si terrible ? Soutenir une grande cause par la violence, au risque de donner ou de recevoir la mort, qu'y a-t-il surtout d'immoral ? Révoltons-nous et la guerre de hideuse deviendra belle, d'atroce deviendra sublime, d'œuvre de mort deviendra œuvre de vie.

Ce que ton ennemi ne doit pas apprendre, ne le dis pas à ton ami.

Faut que je garde mon secret, il est mon prisonnier ; dès que je le lâche, c'est moi qui devient son prisonnier.

A l'arbre du silence pend son fruit la tranquillité.

SCHOPENHAUER.

## LE CHAUVINISME

Le plus grand obstacle à notre affranchissement social, à la possession de notre dignité d'hommes libres, à la paix universelle, ce sont nos préjugés !

Quelques-uns objecteront que c'est une vérité connue, et qui, déjà, a été dite et redite.

A ceux-là, nous répondrons qu'il est des vérités qu'on ne saurait trop répéter et crier bien haut, tant que le mal subsiste.

Nous ne sommes pas des coureurs de candidatures ; nous n'avons pas à

vous proposer notre ours électoral ; nous n'avons pas d'intérêt direct, individuel à ménager, à flatter les masses.

Assez d'autres pour prodiguer au peuple les sophismes et les mensonges. Nous lui dirons la vérité, toute la vérité, sans ménagements, avec toute la sincérité d'hommes désintéressés, dévoués au bonheur commun ; impatientes d'assister au règne de la justice égalitaire, contre les monopoles, les privilèges et l'odieuse exploitation de l'homme par l'homme.

Et à cette tâche, nous ne faillirons jamais !

Ces réserves faites, que nos amis et lecteurs nous excusent si parfois nous sommes un peu brusques dans nos expressions pour dénoncer la complicité inconsciente du peuple, qui seule est la cause du borborygme politique et social dans lequel nous pataugeons et dont la plus noire misère, l'affreuse servitude physique et morale que nous supportons bêtement sont la conséquence fatale.

Oui, nous avons des préjugés de toute espèce, de toute nature ; nous en sommes comme imprégnés, nous en sommes gangrenés.

Et, ce qui est mieux, c'est notre indifférence, notre paresse intellectuelle à nous en guérir.

Aucun effort de notre part pour les écheniller, les extirper.

Nous nous laissons aller dans cette routine condamnable qui nous porte, sinon à tout approuver, du moins à laisser tout faire, à tout supporter : les abus les plus criants, les tyrannies les plus odieuses, sans que de notre poitrine sorte un cri d'indignation.

Le préjugé capital, celui qui, depuis des siècles et des siècles, a fait répandre le plus de sang, couler le plus de larmes, érigé le brigandage, le vol, le meurtre en principe, en institution, ce préjugé sur lequel, seul, nous voulons nous arrêter aujourd'hui, qui a divisé les hommes, parqué les peuples, c'est le préjugé militaire, le chauvinisme !

Ce préjugé qui nous a fait, jusqu'à ce jour, reconnaître comme chefs, couverts de gloire et d'honneur, ceux qui avaient assassiné ou fait assassiner le plus d'hommes, jeter le plus de deuil, dévaster le plus de peuples.

Par quel renversement de la raison humaine cet état de choses a-t-il pu exister sur toute la terre depuis que le monde existe ?

Quels moyens, quels talismans des bandits ont-ils pu employer, de quels mots magiques se sont-ils servis ?

D'un seul mot... celui de Patrie ! Par ce mot : Patrie ! les peuples ont été domptés, enchaînés.

C'est à ce mot sinistre et fatal que des flots de sang ont été versés, sans compter ceux qui se verseront encore tant que subsistera ce chauvinisme stupide et féroce.

Patrie ! Mot superbe pour les soudards, les bandits rentés, galonnés et entretenus par la stupidité des peuples.

Les peuples prétendus étrangers, sont nos ennemis au même titre que nous sommes les leur ; par le même préjugé, par le même abêtissement moral, entretenus avec soin par les coquins internationaux qui veulent vivre de la bêtise humaine — mine qui, jusqu'à ce jour, a paru inépuisable.

Inconscients que nous sommes ; le patriotisme, le prétendu chauvinisme de nos maîtres, ne devraient-ils pas nous servir d'exemple et nous désiller les yeux ?

Les capitaux qu'ils ont volés aux producteurs, — seuls auteurs de la richesse publique, — ont-ils une patrie ?

Leurs bagnes industriels, tous grand-ouverts aux ouvriers étrangers, à l'exclusion des ouvriers français auxquels les mots : Patrie, Honneur, doivent suffire pour graisser la marmite et nourrir la famille, ont-ils une patrie.

Ce préjugé que le peuple a conservé religieusement jusqu'à ce jour et qui nous fait frissonner d'une certaine fièvre lorsque nous voyons passer quatre hommes et un caporal précédés d'un clairon, cette fièvre belliqueuse qui tient de l'animalité féroce, cause de tant de crimes dont seuls nous sommes les victimes et les auteurs de notre asservissement moral et matériel ; ce préjugé a été créé et entretenu par ceux qui par notre faiblesse se sont érigés nos maîtres, afin d'opérer de temps à autre quelques saignées nécessaires parmi les légions immenses de leurs esclaves, toujours plus nombreux et plus affamés.

Voilà où nous ont conduit nos préjugés et notre routine du laisser-faire, parce que ça c'est toujours fait.

Le peuple comprendra-t-il que, pour s'appartenir, il faut qu'il fasse une vie nouvelle, qu'il rompe avec le vieux monde, qui n'attend qu'une poussée pour s'écrouler, qu'il fonde enfin une société nouvelle où le passé ne sera plus qu'un cauchemar ?

Il est temps que la conscience humaine se retourne, que la dignité renaisse de son abaissement ; la justice, de l'iniquité et du crime ; de la trahison, la vertu et le dévouement pour nos semblables ; et la mort, pour les bandits qui jusqu'à ce jour ont abusé de notre crédulité.

Enfin, réveillons nous, jetons un coup d'œil sur le passé, envisageons le présent qui ne vaut pas mieux et reconnaissons franchement, loyalement, que nous sommes les seuls coupables du gâchis politique et social dans lequel nous nous débattions.

Alors, le peuple sera véritablement la force, la puissance, sera enfin le droit, c'est-à-dire l'ordre véritable : l'anarchie !

## ARSENAL SCIENTIFIQUE

Sous cette rubrique *Arsenal scientifique* nous consignerons ici, chaque fois que nous en aurons l'occasion et dans le but de répandre la connaissance des propriétés des composés explosifs, les progrès de la pyrotechnie et de la balistique, ainsi que les découvertes des chimistes travaillant et expérimentant les matières explosives.

Nous tiendrons les lecteurs de la *Lutte sociale* au courant de ces découvertes au fur et à mesure que les publications spéciales nous les auront révélées et nous donnerons exactement les analyses et le compte rendu des expériences.

### Du sautage des grosses Mines

On a aujourd'hui des moyens d'action d'une puissance toute nouvelle pour faire sauter de très grosses mines. Ces opérations peuvent prendre une grande importance dans les travaux publics aussi bien qu'en temps de guerre sociale. Dans la rade de New-York, par exemple, il existait un récif nommé Hell-Gate (la porte de l'Enfer) qui rendait la navigation dangereuse. Le général Newton fut chargé de faire sauter ce récif, et il y réussit avec une charge de 137 mille kilos de matières explosibles. Ce travail a été très remarqué par les ingénieurs, et l'on a étudié avec plus de soin les services que les explosifs modernes peuvent rendre.

L'usage de ces grosses mines était déjà connu en Europe : on avait ouvert la tranchée du Cerbere dans les



Pyénées-Orientales, avec une mine contenant 900 kilogrammes de dynamite, on a obtenu dans le Frioul d'énormes blocs destinés au port de Marseille avec des mines chargées de 1,400 kilogrammes de dynamite. Récemment, dans la Société des ingénieurs civils, M. Cerbelaud attirait l'attention sur l'emploi des grosses mines en Italie.

Parmi les matières explosibles qui sont propres au chargement des grosses mines, on a donné la préférence à la dynamite de Nobel qui renferme 20 à 25 pour cent de nitroclécérine associée à une poudre binaire, composée de charbon et de nitrate de soude. La chaleur d'explosion de cette substance développe 740 calories, et le volume de gaz dégagé est de 370 litres par kilogramme. L'effet utile est très remarquable, car il ne s'agit pas ici de produire des projections, mais simplement de soulever de grandes masses de terrain en le fragmentant et le divisant, ou à ébranler, disjoindre et abattre de grandes masses de maçonnerie.

M. Jules Malher a donné, dans un livre intitulé *la Technique du sautage* et publié à Vienne en 1878, la théorie de l'action produite par les diverses dynamites.

Les dynamites, dit-il, font explosion avec une immense rapidité et dans un temps infiniment court, la décomposition des gaz s'opère et ils se répandent dans toutes les directions avec une force uniforme.

La poudre de mine fait explosion plus lentement; les premiers gaz produits agrandissent l'espace de charge et opèrent des fissures radiales, qui sont progressivement chargées par les gaz développés ultérieurement.

Dans les mines sautées on peut observer les résultats suivants :

1. La sphère de trituration ;
2. La sphère de déchargement ;
3. La sphère de rupture.

Plus la matière explosive est brisante, plus grandes seront les deux premières sphères ; avec un décroissement de la qualité brisante de l'explosif employé décroissent les capacités cubiques des deux premières sphères et par contre croît la sphère de rupture.

Sans entrer dans le détail des effets des diverses dynamites employées, on peut dire d'une façon générale que l'effet des dynamites fortes est brisant, celui des dynamites faibles est poussant.

Il en résulte que les premiers sont indiqués quand il s'agit de percer ou foncer des puits ou des galeries étroites qui demandent beaucoup de temps et d'argent quand on emploie les moyens de perforation ordinaire. Il faut au contraire des dynamites moins fortes quand on veut élargir des tunnels, exploiter des pierres, faire de grandes tranchées, jeter bas des grands entassements de pierres de taille, disloquer de puissants enchevêtrements de charpentes, remuer en un mot de très lourdes masses.

## LA CONCURRENCE

Que de sang versé, de haine amassée, de divisions pour longtemps cimentées; tout ça pour un mot, une question que les ouvriers n'ont su comprendre et qu'il serait pourtant facile de débrouiller et résoudre, si les intéressés se donnaient la peine de scruter et comparer leurs faits et gestes, leur conduite même, à celle de leurs adversaires, lorsque les circonstances sont analogues.

Hier, c'était à Chicago : des ouvriers de race blanche, émigrés de divers pays d'Europe, poursuivaient et fusillaient avec une sauvagerie ignoble et révoltante, de pauvres chinois, émigrés, eux aussi, sous la même nécessité, le même besoin, celui de vivre, c'est-à-dire de végéter à n'importe quel prix.

Aujourd'hui c'est en France ; comme hier, comme ce sera malheureusement encore demain, à la porte de chaque usine, de chaque chantier, chaque atelier, Français et Piémontais, toujours pour cette maudite concurrence, s'ouvriront mutuellement tripes et crânes, avec un acharnement qui serait on ne peut plus louable s'il était employé contre leur

véritable ennemi — cause unique de leur rivalité — l'entrepreneur, le marchandeur.

Laissons de côté la question philosophique et humanitaire qui veut que l'être humain puisse évoluer librement sur le globe et chercher le mieux être où que ce soit, en quelque pays que cela puisse être. Examinons seulement ce que nous sommes et ce que nous faisons en pareil cas.

Est-il besoin de dire que le Français, qui regarde l'Italien avec tant de mépris, n'est pas mieux vu de l'Anglais et de l'Américain, chez lesquels il porte la même concurrence ; obligé qu'il est de subir la loi du capitaliste, à la merci duquel il se trouve, ignorant souvent le taux des salaires ou les moyens à employer pour se faire payer, ne pouvant se faire comprendre et ne trouvant chez les ouvriers du pays, — au lieu de l'aide et des conseils qu'il serait en droit d'attendre, — que sarcasmes et malveillance dans les relations et la promiscuité forcée, exigée par la nature même du travail qu'il doit exécuter.

C'est la triste expérience qu'ont acquies à leurs dépens ceux qui se sont trouvés dans l'obligation de séjourner à l'étranger et nous ne croyons pas être contredit.

Mais cela ne se passe-t-il pas entre ouvriers de même nationalité et dans nos ateliers ces faits ne se renouvellent-ils pas tous les jours ? Ne voyons-nous pas parfois notre meilleur camarade, celui qui possédait notre confiance, quémander secrètement l'emploi duquel nous tenons la vie de notre famille ?

Cette action malhonnête a donc un mobile, et ce mobile est « La lutte pour l'existence », mais une lutte bête, ignarde, qui nous fait frapper notre concurrent quand le mal ne vient que de la rapacité de notre exploitateur.

L'étranger ne diffère donc pas de l'indigène, et s'il travaille à un prix inférieur, c'est qu'il est contraint par la nécessité qui le plie sous les fourches caudines du patronat.

Ne subissons-nous pas journellement, non seulement des baisses de salaire, mais des vexations bien plus révoltantes ?

Nous pouvons citer les maisons de constructions métalliques qui jadis payaient, à leurs ouvriers, le déplacement et le voyage, se rétracter aujourd'hui de leurs engagements et débaucher leurs ouvriers une fois le travail achevé, puis leur déclarer que s'ils veulent « faire la pose » ils devront se rendre, à leurs frais, sur les lieux même, qu'ils y seront embauchés.

Voilà comment les plus nécessiteux se voient dans l'obligation de mettre sac au dos et le gousset vide s'embarquer par le train 11 avec la douce perspective de mendier le long de la route ou voler, s'il ne peuvent se résoudre à polir le pied de biche de leur mains calleuses.

Que font, dans ces moments-là, les impeccables qui clabaudent à tout propos contre les étrangers ? Essayent-ils de se révolter ? Non ! Si quelques privilégiés sont assez heureux pour se soustraire à ce vol, la plupart doivent s'y soumettre et s'incliner bien humblement devant le maître, le supplier de bien vouloir se rappeler ses promesses et de les embaucher, si toutefois ils peuvent arriver sur les chantiers désignés sans être happés au passage par la main malpropre d'un représentant de l'autorité.

Si l'ouvrier étranger prend la place d'un producteur, il prend également celle d'un consommateur ; c'est-à-dire que comme il ne réalise pas de fortune il n'emporte rien, par conséquent le préjudice causé n'est pas aussi considérable qu'on pourrait le croire.

Il faut remarquer également qu'il se livre à des travaux dangereux ou répugnants que ne voudrait ou ne pourrait pas faire l'ouvrier de la localité. L'exploitation dont sont victimes ces malheureux contribue puissamment à la richesse du pays et s'ils la subissent ils ne la désirent point. L'on a pu voir dans la grève des huiliers de Marseille, les Italiens revendiquer leurs droits avec plus de fermeté et d'énergie que ceux issus de la localité.

Puis en définitive la question des frontières a trop été battue pour que nous puissions encore prononcer le mot : étranger.

Il y a sur terre des êtres humains qui veulent vivre et qui en ont le droit en tant qu'ils coopèrent à la production ; c'est le parasitisme qui nous tue, c'est lui que nous devons supprimer.

Si nous sommes sans travail, c'est uniquement parce que les conditions sociales économiques ne sont plus en rapport avec les progrès scientifiques « physiques et chimiques » du siècle. Notre évolution a été gênée, elle ne peut plus concorder avec le milieu où nous sommes placés. C'est de là que dérive la différence toujours croissante entre la production et la consommation. C'est cet équilibre rompu que nous cherchons, et que nous chercherions vainement à rétablir, sans la révolution extra-violente par laquelle, bon gré mal gré, nous serons obligés de passer et qui ne nous permet pas de nous arrêter à quelques pots cassés !

## Un vieux mouvement d'indignation.

Quand on réfléchit bien à tout ce qui se passe,  
On devient tout de feu quoiqu'on soit tout de glace !  
Quelle société que ce que nous voyons !  
Quel horrible chaos d'horribles passions !  
Quel désordre odieux ! ah quel dévergondage !  
Quel immoralité mêlée au brigandage !  
Le prêtre est sans croyance, et l'âme exploitateur  
Pille le pauvre monde en criant au voleur ;  
Ceux qui produisent tout, meurent dans l'indigence,  
Et ceux qui ne font rien vivent dans l'opulence.  
Tous ces gros corrompus, pleins de lubricité,  
Insultent chaque jour à la pudicité :  
En pillant l'ouvrier, ces ripailleurs infâmes  
Achètent, pour du pain, leurs filles et leurs femmes !..  
O juste ciel ! combien, combien de temps encor  
Doit tenir, doit durer ce régime de l'or ?...

1850

Comme on le voit, l'auteur, à cette époque, était encore empreint de déisme,

Tant la raison arrive lentement,  
Tant l'on prit soin, dans notre enfance :  
De nous infuser la croyance  
Et de fausser ainsi le jugement !

## BIBLIOGRAPHIE

Partout où nous trouvons de quoi fouetter nos maîtres, nous y puisons, et c'est ce que nous faisons en publiant les notes, suivantes, qui ont été écrites par Marat et publiées dans son journal *l'Ami du Peuple* :

Dès qu'une fois un peuple a confié à quelques-uns de ses membres le dangereux dépôt de l'autorité publique, et qu'il leur a remis le soin de faire observer les lois, toujours enchaîné par elle, il voit tôt ou tard sa liberté, ses biens, sa vie à la merci des chefs qu'il s'est choisis pour le défendre.

Le peuple ne voit pas qu'il ne gagne rien par sa lâcheté que d'être opprimé

plus audacieusement, c'est la lâcheté des peuples qui laisse forger leurs fers.

Parcourez l'histoire des nations, aucune n'est parvenue à rompre ses chaînes qu'en étouffant ses oppresseurs dans leur sang, qu'en les passant au fil de l'épée un jour de bataille, qu'en les suppliciant un jour d'insurrection.... Mais pour prendre ce parti vigoureux, il faut de la vertu et, je le dis avec amertume, la liberté ne paraît pas faite pour nous, esclaves que nous sommes par notre vanité, notre luxe, notre avarice et notre ambition.

On m'accuse d'être cruel, mais lorsque je pense que pour épargner quelques gouttes de sang, on s'expose à en verser à grands flots, je m'indigne malgré moi de nos fausses maximes d'humanité et de nos sottis procédés pour nos cruels ennemis. Imbéciles que nous sommes ! Nous craignons de leur faire une égratignure, nous nous contentons de les disperser, et nous les laissons bêtement sur pied contre nous. Qu'ils soient les maîtres un seul jour, bientôt on les verra parcourir les provinces le fer et le feu à la main, faire tomber sous leurs coups tous ceux qui leur opposeront quelque résistance, ils massacreront le peuple, ils égorgeront les femmes et les enfants. A nous de les frapper avant qu'ils nous frappent.

Que les lâches et les fripons élèvent leurs clameurs contre moi, qu'ils m'accusent de projets sanguinaires, c'est par amour pour la justice et pour l'humanité que je ne cesse d'appeler la hache sur la tête des ennemis du peuple.

Cinq à six cents têtes abattues vous auraient assuré repos, liberté et bonheur ; une fausse humanité a retenu vos bras et suspendu vos coups, elle va coûter la vie à des millions de vos frères. Que vos ennemis triomphent un instant et le sang coulera à grands flots ; ils vous égorgeront sans pitié, ils éventreront vos femmes et pour éteindre à jamais parmi vous l'amour de la liberté, leurs mains sanguinaires chercheront le cœur dans les entrailles de vos enfants.

## INDIVIDUALISME

La propriété individuelle semble, à vrai dire, faciliter les rapports sociaux ; elle apparaît comme le stimulant indispensable au développement de l'industrialisme, mais ce phénomène n'est qu'apparent ; il est, aujourd'hui, difficile de concevoir ce que serait le degré du développement industriel actuel, si notre société, au lieu d'être basée sur l'étroit égoïsme du capitalisme, elle avait fonctionné anarchiquement, en pleine société communiste, si l'intelligence des masses avait eu à son service, non pas la possibilité d'entasser des capitaux, mais la simple et libre faculté de disposer et façonner les matières premières.

Combien d'hommes de génie, qui eussent pu rendre à la société d'incalculables et d'immenses services, se sont trouvés dans l'obligation de se suicider moralement et physiquement devant les obstacles accumulés, comme à dessein, pour paralyser et anéantir leurs efforts ; vaincus, ils ont dû se déclarer impuissants et, la mort dans l'âme, abandonner les sujets dont ils possédaient déjà la conception, à la veille, peut-être, d'en surprendre les secrets ; et tandis que les appareils scientifiques sont gracieusement mis à la disposition de MM. les savants « officiels », eux, les obscurs, les infatigables pionniers, sont privés de la légitime et noble satisfaction d'avoir aidé l'Humanité dans sa tâche sublime : la conquête et la soumission à l'homme des forces naturelles, non pour leur gloire personnelle, mais pour le bonheur du genre humain.

Un de nos adversaires, enragé par

tisan de la propriété individuelle, qu'il prétend reconstituer, nous affirmait que la propriété a force de loi naturelle quand précisément elle serait la destruction et la mort pour la plupart des peuples qui vivent des richesses naturelles et principalement de chasse ou de pêche.

Les Hyperboréens, les Esquimaux, entre autres, n'ont point eu besoin de la phraséologie logomachique des prôneurs d'individualisme, pour en comprendre les pernicieux effets; sans avoir suivis les cours d'économie, — dont nous assomment certains professeurs avides de renommée qui, à l'instar de Malthus, ne craignent point d'enseigner les sophismes les plus étranges et dont les résultats seraient horribles dans l'avenir si toutefois ils étaient mis en pratique; — ils ont, disons-nous, ces prétendus sauvages, jugé bon de vivre dans un communisme d'autant plus admirable, qu'ils sont dans un état de disette perpétuel; ils savent fort bien que, si l'un est aujourd'hui plus favorisé que son voisin, demain le cas contraire peut se présenter; ils en ont donc déduit que leur propre sécurité, la condition sine qua non de leur existence, de même que la perpétuation de leur race se trouvaient dans le communisme, non pas ordonné, réglementé, absolu ou autoritaire, mais un communisme amical d'essence exclusivement humanitaire.

Tous les peuples primitifs ont eu et ont encore une certaine forme de communisme, ainsi l'exigeait et l'exige encore l'inexorable *struggle for life* de Darwin.

Un professeur faisant un cours d'histoire, nous rappelait l'anecdote du vase de Soisson, volé à St-Rémy, et à propos duquel un guerrier franc dit à Clovis, qui voulait le restituer (l'on peut supposer sous quelles conditions): « Tu n'auras que ta part. » Ce fait en est la preuve la plus convaincante et de fait il eût été assez difficile de juger et déterminer qui, dans la mêlée, avait porté les plus formidables coups, afin de lui répartir le butin au prorata de son effort. Le même cas existera toujours dans le travail collectif.

Certainement le communisme de cette époque était imparfait; il ne pouvait pas différer beaucoup des peuples qui le pratiquaient. L'individualisme à cette époque eût-il donné de meilleurs résultats? Les différentes formes politiques et économiques qui se sont succédées à travers les âges nous en laissent douter.

(A suivre).

## VARIÉTÉ

### L'AMOUR DÉPOÉTISÉ

S'il est un mot dont on s'abuse, c'est assurément: Amour. L'on ne saurait ouvrir un livre, causer avec ses voisins, faire un acte quelconque dans la vie, sans venir se casser le nez sur ce que les poètes ont chanté sur tous les tons et que jeunes et vieux, ressassent depuis que le genre humain existe ou plutôt depuis qu'il a pu exprimer par la parole les sensations qu'il éprouve.

À l'amour, sont attribués la plupart des événements, des bouleversements qui ont, de tout temps, ensanglanté le monde. Actions bonnes et mauvaises, toutes ou presque toutes, semblent avoir eu ce mobile: l'Amour.

Il faudrait pourtant le définir et s'entendre une bonne fois sur la valeur de ce mot, qui nous semble par trop élastique.

Nous voudrions cependant savoir, — nous qui comme tant d'autres avons torturé ce mot, — si nous n'avons pas caressé une pure fiction et s'il ne suffirait pas de la moindre discussion pour faire évanouir ce mythe.

L'amour, qu'est-ce? Est-ce un objet tombant sous les sens? est-ce saisissable? est-ce substance palpable ou essence immatérielle??

À ces questions et à bien d'autres qui surgiront, il nous est difficile de répondre, sinon sommairement.

D'aucuns prétendent qu'il est impossible de préciser où l'amour commence et où il finit, mais se prononcent cependant pour son existence. Quant à nous, après un examen quelque peu hâtif, nous serions tenté de nous prononcer pour sa négation, car l'amour ne peut pas être l'égoïsme, ou s'il est l'égoïsme pourquoi l'appeler amour? Sous toutes ses formes nous voyons poindre la *satisfaction personnelle*, et nous ne croyons pas que le désir de possession de tel ou tel objet ou de telle ou telle personne, puisse être pris pour de l'amour!

L'amour devrait être autre chose que le plaisir des sens; or, si nous examinons le cas d'Héloïse et d'Abailard, (qui sont cités comme modèles), nous ne voyons subsister l'amour pur que parce qu'il y eut mutilation résultant d'une vengeance féroce et barbare, ce qui justement vint exalter les sentiments de ces amants.

Mais faut-il croire qu'une jeune fille persisterait dans son amour pour un jeune homme, quelque charmant qu'il fut, si elle venait à lui découvrir un vice de conformation ou d'impuissance?

Non! ces amants ne s'aimeraient qu'autant que durerait leur ignorance sur ce sujet, après quoi l'amour disparaîtrait pour ne laisser qu'une amitié factice, qu'aigriront tôt ou tard les sous-entendus sarcastiques et moqueurs; cette amitié se transformera bientôt en aversion par l'extrême susceptibilité de l'être outragé dans son affliction.

L'amour n'est donc que la satisfaction, que la jouissance que l'objet aimé procure aux sens.

Quelle différence faire entre l'homme qui, aimant une femme, la veut pour lui seul et le gourmet qui trouvant un plat de son goût, prétend l'accaparer et l'engloutir en entier à la barbe des convives?

Et comment accorder ces deux mots: amour et jalousie, la jalousie n'est autre que la manifestation du plus pur égoïsme et l'égoïsme est incontestablement l'antithèse de l'amour.

L'homme plein d'attentions et de prévenances pour la femme, peut également être taxé d'égoïsme, car s'il s'évertue à obtenir l'amour de la femme, ce n'est que pour la satisfaction qu'il éprouve à se savoir aimé, fait qui, par lui-même, caresse et flatte son amour-propre, conséquemment son égoïsme, puisque se sachant aimé il se grandit à ses propres yeux. L'amour maternel lui-même que l'on croirait exempt d'égoïsme en est saturé.

La mère n'a d'yeux que pour son enfant, pourquoi? parce qu'il est sien, c'est-à-dire, qu'elle se sent elle-même revivre et rajeunir dans la personne de ce petit être qui est, en quelque sorte, partie intégrante des parents.

L'amour mystique, dégagé du matérialisme profane, n'a pourtant pas d'autres causes que la promesse d'une éternité de jouissance, toujours exclusivement personnelles, quoique bornées à la contemplation d'un Dieu.

De même pour le sculpteur, le poète, le peintre, l'artiste s'éprend d'amour pour son œuvre parce qu'il en retire de la gloire; or, qu'est la gloire sinon la déification d'un individu qui, aveuglé par l'adulation lâche du courtisan, s'attribue à lui l'œuvre de ses prédécesseurs et se prend tellement au sérieux, qu'il s'annihile de lui-même au point d'oublier le rappel au commun qu'ordonne la nature.

Le jeune homme qui aime une personne et lui offre le mariage est un fat ou un sot ignorant, car il ne doute pas de faire le bonheur de la personne aimée; or, la fatuité ou la confiance illimitée en soi-même, est bien, croyons-nous, une preuve d'amour-propre et l'amour-propre empiète constamment sur les autres.

L'homme aimant véritablement, doit désirer la plus grande somme de bien-être pour son amante et doit, tout d'abord, se défier de lui-même pour la lui procurer.

Nous ne comprenons qu'un amour: celui qui se cache et n'ose s'avouer; mais cet amour, s'il existe, il ne saurait se manifester sous peine d'être accusé de rechercher une réciprocité quelconque, et s'il ne peut se manifester, comment donner des preuves d'existence?

Aimer une personne sans la désirer;

# L'ANARCHIE EST LÀ!

Marche révolutionnaire.

## REFRAIN

*Oui! l'anarchie est là, pas de miséricorde,  
Supprimons tous bourgeois, toute exploitation,  
Préparons pour chacun la bombe ou la corde,  
Il faut, pour commencer la Révolution,  
L'action.*

*Debout, courons, mais non vers la frontière,  
Ce n'est pas là que campe l'ennemi;  
Sus au rentier, sus au propriétaire,  
Tout producteur doit être notre ami.*

*Tu n'oses pas! mais pourquoi, prolétaire,  
Tant de scrupules? N'ont-ils pas tout osé?  
Compte tes meaux, après cet inventaire  
Venge-toi de qui te les a causés.*

*Ouvre le feu, guerre à cette vermine,  
L'hygiène a dit qu'il faut, pour ta santé,  
Les imbiber de nitroglycérine,  
Rien n'est violent pour cette saleté.*

*Mais n'attends pas l'ordre d'un mercenaire,  
Pour t'indiquer quand l'instant est fatal;  
Sonde plutôt la haine populaire,  
C'est de là seul que viendra le signal.*

*En Anarchie aucun ne sera maître,  
Chacun vivra selon son bon plaisir,  
Dans son entier la liberté va naître,  
L'autorité rend le dernier soupir.*

la savoir aimée d'un autre sans en ressentir de la jalousie, faire son possible pour lui procurer le bonheur, fut-ce même dans les bras d'un autre, tel devrait être le témoignage du véritable amour, mais cet amour à nom: Amitié.

Donc: l'amour n'est pas.

## TRIBUNE RÉVOLUTIONNAIRE

**Aux Ouvriers cordonniers de Lyon.** — A mesure que les machines viennent, dans les ateliers, remplacer les *machines humaines*, le nombre des travailleurs battant le pavé augmente, les salaires diminuent, les insolences des patrons et contre-maitres ne sont supportées que par la crainte des prisons et des gendarmes, fidèles gardiens et complices de la caste qui nous exploite et nous opprime; il est de notre plus grand intérêt de nous grouper pour faire face à nos exploités et de ne plus travailler seulement pour être un peu moins méprisés et exploités, mais travailler pour notre affranchissement complet, pour l'expropriation capitaliste, pour l'anarchie.

NOTA. — Tous les ouvriers cordonniers sont priés de se rendre lundi soir à 8 heures, chez Rivoire, avenue de Save, 242, à la réunion de la chambre syndicale.

**Amiens.** — Le groupe ouvrier socialiste de la Somme convoque tous les révolutionnaires de la ville d'Amiens en réunion contradictoire pour le dimanche 26 septembre 1886, à cinq heures précises du soir, au lieu ordinaire de ses réunions, rue du Von, 31, Amiens.

Pour le groupe: le secrétaire,  
MERCIER.

## Tombola au bénéfice du journal

Prix du Billet: 25 cent.

Liste des principaux lots:

Un mousqueton. — Un revolver. — Un pistolet. — Un couteau de chasse. — Un pot à tabac. — Un porte-monnaie Riche. — Un porte-allumettes. — Une pipe (bois de Sibérie, origine tartare). — Une bouteille de Champagne. — Une bouteille de vin vieux; Et de nombreux lots que le manque d'espace nous empêche d'annoncer.

Les détenteurs de cartes de la tombola sont priés de venir régler leur compte samedi 25 septembre, de 8 h. à 10 h. du soir, au bureau du journal.

## SOUSCRIPTION

pour le développement du journal

Liste numéro 15, Beaujardin.....	7 35
Liste numéro 6, Domoule.....	1 25
Liste numéro 140, Baissy à Lyon.....	3 60
Un, dont les petits papiers contre Polu sont devenus grands.....	0 25
Liste numéro 38, Beaujardin.....	9 »
Liste numéro 130, Belmain.....	1 85
Salsasco, à Macon.....	0 30
Domoul.....	2 50
Un ennemi de la Citrouille.....	1 50
Groupe « La Lutte Sociale » Croix-Rousse.....	11 30
Collecte faite parmi les membres du Comité du journal.....	3 »
Liste numéro 11, collecte faite à la réunion privée du 19 septembre.....	18 35
Versement hebdomadaire, Monier.....	1 »
Liste 49, Robin, Londres.....	2 50
Souscription Genoux.....	2 »

## PETITE POSTE

V. à Romans; G. à Toulouse; T. à Reims; Ch. à Chaumont; B. à Bordeaux; M. à Paris; B. à Londres; L. à Paris: regu timbres et mandats.

## Chants Révolutionnaires

*La Marianne et le chant d'un soldat*, paroles de Souëtre. Chez l'auteur, 15, rue Lacépède, Paris. Franco au prix de 20 centimes.

Le Gérant: C. DERVIEUX.

Imp. [A. PASTEL, 10, petite rue de Cuire.